

linda lê

---

calomnies

Christian Bourgois éditeur



# CALOMNIES

*Du même auteur*

**UN SI TENDRE VAMPIRE, La Table Ronde, 1987.**

**FUIR, La Table Ronde, 1988.**

**SOLO, La Table Ronde, 1989.**

**LES ÉVANGILES DU CRIME, Julliard, 1992.**



LINDA LÊ

**CALOMNIES**

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

© Christian Bourgois Éditeur, 1993

ISBN 9782267022629

**Au secret de la 406**





## I

*Ils ne m'auront pas laissé tranquille.*

Dix ans enfermé dans cette colonie de demeurés, dix ans à côtoyer des toqués, des épileptiques, des séniles, des trépanés, des génies qui ont raté leur vocation. Dix ans avec des albinos, des figures de cire qui ne se réveillent que pour m'insulter et, dans leurs rares moments de lucidité, m'appeler Face-de-Singe.

Sauvé, que je me croyais. Me voilà rattrapé par mes gènes. Voilà qu'une lettre vient me rappeler cette famille qui a laminé mon cerveau, tué ma jeunesse, saboté ma vie. Une lettre. La lettre d'une prétentieuse (cela se voit à son écriture grande et large, à ses tournures de phrases, à sa manière d'écrire le français : comme si j'étais capable, moi, moi qui ai appris le français parmi les fous et uniquement pour demander aux infirmiers de ne pas cogner trop fort, de me donner une couverture supplémentaire, comme si j'étais capable, moi, d'apprécier toutes les subtilités de la belle langue française qu'elle manie comme un apprenti meurtrier manie un couteau de cuisine).

Bien sûr, moi aussi, je me suis lancé dans ce défrichage de la culture. Cinq ans dans une

bibliothèque municipale à lire tout ce qui me passait entre les mains. La culture, que je me disais. La culture à tout prix, histoire de me faire une tête solide.

Et pourtant, je me sens bien dans cette bibliothèque. Je classe les livres selon le genre et l'ordre alphabétique. Je passe entre les rayonnages, je les inspecte, je vérifie, au cas où des volumes auraient été déplacés. De temps à autre, on me demande de tout chambarder. Pendant deux jours, je joue les manutentionnaires. Je fais semblant d'être épaté par le nouveau système de classement. Je vois bien que tout ce branle-bas ne sert à rien, qu'au bout du compte on revient à l'ordre précédent. Entre deux moments de rangement, je peux flâner, ne rien faire, fumer une cigarette dans le couloir. Je préfère aller me réfugier au fond de la bibliothèque et lire. Je ne lis jamais un livre jusqu'au bout. Je les choisis dans tous les genres. Je passe du roman au document, du récit historique au journal intime. L'essentiel est d'avoir des mots qui défilent sous les yeux. La bibliothécaire me donne en exemple. Un fou, un métèque qui s'est mis à lire. La culture sauve...

Le soir, je rentre dans ma chambre, je dîne en lisant, je lis avant de m'endormir. Dire qu'ils m'ont enfermé parce que, paraît-il, j'avais les nerfs un peu à vif. Je ne savais pas qu'il y avait un sédatif de premier ordre — la culture.

J'étais tranquille. Seul au monde, content de l'être, et tranquille. Avec ces livres qui m'aident à vivre et que mon organisme tolère un jour sur deux, comme des médicaments qui vous sauvent, tout en vous donnant la chiasse et des coups de marteau sur le crâne. J'étais seul et tranquille. Il a fallu que la pécore vienne me harceler. Me rappeler que j'ai une famille.

Que cette famille m'a ouvert les portes de l'asile. Qu'elle m'y a fourré, dans cet asile en Corrèze. La bonne blague! Ils ont dû se taper les cuisses en pensant au bon tour qu'ils m'avaient joué.

Quinze ans que nous nous sommes perdus de vue. J'avais tout bonnement oublié son existence. Les nièces finissent toujours par se rappeler à vous. Gamines, elles vous montrent leurs cuisses nues et leur dent de travers, elles laissent dans leur sillage une odeur de vice mal éclos. Quand elles sont en âge de séduire, elles vous oublient, mais à la première crise, elles viennent vous demander de légitimer leur existence. Elles font appel à l'oncle comme une diva fait appel à son plus vieil admirateur.

Il n'y a qu'un seul point commun entre *elle* et moi : les livres. C'est son commerce, son gagne-pain, son *excitant*, ce qui la porte en avant. Moi, les livres sont mes calmants. Grâce aux livres, je fais le mort.

Quand la famille m'avait embarqué dans l'avion en direction de la France, en direction de cet asile en Corrèze, *elle* avait dix, douze ans. Elle est arrivée dans ce pays quelques années après moi. Elle s'est faite écrivain. Distillateur de calmants. Fabricant de sédatifs. Elle aurait pu se contenter d'être taulière des lettres et me laisser tranquille. Peut-être que je me serais même mis à lire ses livres. Il a fallu qu'elle vienne me tirer de ma retraite. Qu'est-ce qu'elle cherche? A croire qu'elle est en panne d'inspiration.

Il n'y a pas d'autre mot : elle est venue me harceler. Comme si je pouvais savoir quelque chose, comme si ma mémoire était intacte. Dix ans chez les fous et, tout à coup, me voilà désigné comme détenteur de la vérité. Elle met une vie, la sienne, entre mes mains. S'il me prend la fantaisie de raconter une chose

plutôt qu'une autre, cela donnera à cette vie une tournure différente. Elle est tarée, c'est ce que je me répète. Il faut être taré pour demander à un fou de vous indiquer le chemin. Qu'est-ce qui lui a pris? Est-ce parce qu'elle a le goût du risque? Le sens du romanesque? Elle me dit, Tu es le seul membre de cette famille avec qui j'ai envie d'établir des liens. Etablir des liens! On n'a pas idée de parler comme ça! J'excite sa curiosité, parce que je suis le seul fou dans cette tribu à avoir été enfermé. Les autres, laissés en liberté, ont continué à faire des ravages.

Cette lettre est arrivée voilà cinq jours et depuis cinq jours j'ai mal à la tête. Je ne lis plus. Je griffonne. Dès que j'ai fini mes rangements, je me glisse vers mon coin dans le fond de la bibliothèque et j'écris dans ce cahier, un gros cahier à la couverture grise, molle. Je ne sais pas trop ce que j'écris. Sans doute un rapport. Un rapport que je pourrais lui envoyer, pour qu'elle se rende compte que je suis incapable de me rappeler quoi que ce soit. J'écris un rapport. Sur *sa* vie. Sur *ma* vie. Un rapport sur la trahison. Comment les miens m'ont trahi. Comment à son tour elle les a trahis. Comme si elle me vengeait. Ils m'ont exilé de force. Elle est partie de son plein gré, applaudissant à cette migration qui, elle le pressentait, l'espérait, la délivrerait de l'hérédité familiale. J'ai dû apprendre le français parmi les fous. En ce qui la concerne, elle, le français est devenu sa seule langue, son outil, son *arme*. L'arme qu'elle dirige contre sa famille, contre le Pays. Grâce à cette arme, elle sera toujours seule. Elle est métèque écrivant en français. La langue française est pour elle ce que la folie a été pour moi : un moyen d'échapper à sa famille, de sauvegarder sa solitude, son intégrité mentale. Je n'ai rien à lui dire. Elle essaie de faire de moi son complice. Qu'est-ce

que je me rappelle d'elle? Sa maigreur, ses cheveux rares, avec des reflets roux. Elle était toujours à suivre son père, qui lui servait de guide, de compagnon de jeux, de garde-fou.

Le père, la grande affaire de sa vie.

## II

L'homme au chien est venu frapper à ma porte. Il a frappé trois coups, a attendu un moment, puis il est redescendu. J'entends à travers la porte le halètement du chien. Il y a quelques semaines, l'homme au chien m'avait abordée alors que je lisais dans un jardin assise sur un banc. Je lui avais répondu avec brusquerie. Depuis lors, il me poursuit. Je le croise le matin; le soir, quand je sors, je le trouve devant la porte de l'immeuble, il tient en laisse son grand chien noir. J'ai peur. Je pense qu'un jour le chien se jettera sur moi et plantera ses crocs dans mon cou. La semaine dernière, je suis allée porter mon linge à la laverie. Je n'avais pas assez de monnaie. Je laissai le linge dans la boutique et ressortis échanger un billet contre des pièces. Au retour, je mis le linge dans la machine, il manquait une chemise. En sortant, je croisai l'homme au chien. Je suis persuadée qu'il a volé ma chemise pour habituer son chien à mon odeur et le dresser à m'attaquer. Je ne sais plus si j'ai peur du chien ou de son maître. Ils rôdent. J'ai l'impression qu'ils cherchent à me dire quelque chose, mais ils ne le feront pas. Depuis que je les ai rabroués, ils me vouent une haine tenace. Petit à petit, l'homme au chien a aboli la distance qui me

sépare de lui. Les premiers jours, il rôdait dans ma rue, puis il attendait en face de mon immeuble, il ne faisait jamais un geste dans ma direction. Maintenant, il vient frapper à ma porte. Il sait que je n'ouvrirai pas.

L'homme au chien rôde dans ma rue le matin, puis il disparaît pour ne réapparaître que le soir. Aux heures où il se tient en faction devant l'immeuble, je ne sors pas de chez moi, ou seulement en compagnie de Ricin, à qui je n'ai pas encore confié que l'homme au chien me traque. Il a tout de même senti le regard que l'homme au chien fait peser sur nous quand il nous croise, mais il considère ce regard insistant comme la manifestation d'une curiosité somme toute normale d'un homme de mon pays pour moi.

J'ai découvert que l'homme au chien n'habite pas mon quartier, il y travaille. Au début de cette semaine, je suis sortie avec un sac contenant deux paires de chaussures dont les talons étaient abîmés. J'avais repéré une cordonnerie, petite, sombre. Je me dirigeai donc vers la boutique. Au moment où je m'apprêtais à traverser, je remarquai une masse noire sur le trottoir, près de la porte. Je reconnus le grand chien. La porte de la boutique s'ouvrit. Je fis demi-tour et rentrai chez moi.

Depuis cette découverte, je ne peux m'empêcher de passer devant la boutique plusieurs fois par jour. Je n'ai plus peur de l'homme au chien. La nuit, je rêve qu'il essaie de forcer ma porte, qu'il me vole mes chaussures pour les donner à manger à son chien, mais je finis toujours par l'emporter; je réussis à barricader ma porte ou à arracher la chaussure de la gueule du molosse.

Pour ne plus avoir peur de l'homme au chien, je dois essayer d'en savoir plus sur le cordonnier. Je

n'ose pas entrer dans sa boutique. Je sais que l'échoppe reste ouverte de neuf heures du matin à sept heures du soir. Le cordonnier ne s'accorde qu'une heure de repos qu'il prend, selon son humeur et le travail qu'il a à accomplir, entre midi et trois heures. Durant cette heure, il promène son chien dans le jardin public d'à côté. Quand il est loin, sa mère garde la boutique. Je ne me suis aperçue que très récemment de la présence de celle-ci : un visage ridé que j'avais surpris un jour derrière l'étagère où étaient placés les embauchoirs et les boîtes de cirage. Ce jour-là, ma rétine n'avait enregistré qu'une image : les joues très creuses d'une vieille femme en train de mâcher avec une grande lenteur. Pendant que le cordonnier travaille, la vieille se tient assise dans le coin près de la vitrine; elle ne fait rien, elle regarde son fils, elle se nourrit de son image. La vieille n'est que ce visage ridé aux joues creuses. Je ne l'ai jamais vue sortir de la boutique. Quand son fils s'absente, c'est elle qui monte la garde. Le cordonnier prend toujours soin, quand il va promener son chien, de mettre sur la porte une pancarte où il indique l'heure de son retour. Une seule fois, j'ai vu le cordonnier assis en face de sa mère. Ils mangeaient leur repas de midi.



### III

Reprenons cette histoire depuis le début. Ce matin-là, je me réveille assez tôt. Tout se déroule comme à l'ordinaire, mais dans un coin de la pièce il y a un objet qui, je le sais, va me gâcher ma journée, ma tranquillité. De mon lit, je jette un coup d'œil sur la chambre. Quinze ans que je ne connais pas d'autre cadre que celui de la piaule de survie : quatre murs, un lit, une table, une chaise, une armoire. Le tout en métal. Ça crisse sur le dallage. Dès qu'on tire une chaise, ça fait un bruit d'enfer. Avant, tout était blanc. Maintenant, tout est gris, couleur de fin de vie. Avant, il n'y avait que des masques de craie autour de moi. Maintenant, que des basanés. Avant on m'appelait Face-de-Singe. Maintenant, le Chinetoqué. Les fous ont le mérite d'être stériles, seuls, sans famille. Ici, la marmaille hurle toute la nuit.

Donc, ce matin-là, je me lève, je m'assois à ma table, je bois un café tout en fumant ma première cigarette. Devant moi, posée contre le mur, une lettre non décachetée. Je l'ai trouvée la veille en rentrant, dans mon casier, le casier 505 dans le couloir devant la loge du gardien. Une lettre. Ça m'a paru tout de suite suspect. Des années que je n'ai pas reçu de lettre. J'examine l'enveloppe, l'écriture à l'encre bleu nuit.

Je remonte chez moi, la lettre à la main, je n'ai aucune envie de l'ouvrir. Je rentre dans ma chambre. Je pose la lettre sur la table, contre le mur, sans l'ouvrir, et je vais me coucher. Au matin, la lettre est toujours là. Je la regarde comme on regarde quelqu'un qui vient vous secouer à l'épaule et vous tire du sommeil. Cette lettre est de celles qu'on prend entre ses doigts en se disant qu'on ferait mieux de la déchirer — en fin de compte, on l'ouvre, le contenu vous explose à la figure, on regrette sa curiosité inepte, mais c'est déjà bien trop tard. J'essaie d'oublier la lettre et de m'accrocher à ce qui fait l'ordinaire de ma vie. Je prête l'oreille. Au-dehors, rien n'a changé. Comme tous les matins, j'entends les locataires passer devant ma chambre en traînant leurs pantoufles. Ils vont à la douche. Tout à l'heure, quand j'irai à mon tour, je trouverai le sol inondé. Il me faudra affronter l'eau mousseuse qui stagne devant les cabines de douche, les odeurs qui montent des toilettes, le linge sale mis à tremper dans les lavabos, les portes qui ne se ferment pas et les pommes cassées. Après la douche, ce sera la course pour être le premier à occuper l'évier de la cuisine. Il n'y a qu'un évier pour trois familles et deux célibataires. Toujours le baragouin dans les cuisines, les chamailleries dans la salle de douche. Les meubles de la salle commune qu'on emporte dans sa chambre. Les gamins qui jouent à la corde dans la salle à manger vidée de ses tables. La lettre à l'écriture distinguée est tombée au milieu de ce désordre, de ces odeurs. C'est suspect, cette enveloppe doublée, ce papier vergé, cette écriture à la plume, et la présence, entre ces murs, de la nièce oubliée.

Je me demande si *elle* a des enfants, un mari. Si

c'est une ménagère qui écrit quand elle en a le temps. Ou alors, elle a des amants. Elle quitte sa table de travail pour entrer dans leur lit. Et ainsi de suite. A moins qu'elle ne vive comme un moine sensuel, un ascète qui rumine des pensées obscènes. J'ai consacré dix ans à la folie, elle en consacra autant à l'écriture. Nous sommes, *elle* et moi, des avortons de cette famille de tarés. Nous qui avons été les seuls à nous échapper, à nous enfuir de cette famille, au lieu d'être sauvés, nous nous révélons incapables de mener une existence régulière. Les autres, tous les autres membres de cette famille de tarés, s'en sont tirés à leur manière. Ils sont mariés, ont des enfants, un emploi. Ils ne végètent pas.

Voici comment l'idée lui est venue de s'adresser à moi. Cela s'est passé il y a quelques semaines dans un jardin public. C'est un point commun que nous avons, elle et moi : l'amour des enclos réservés aux épaves. Elle ne va pas dans les jardins publics pour observer les enfants et les amoureux, ceux dont la vie éclôt, mais pour espionner ceux qui marchent en bordure, ceux qui déclinent, ceux qui se sont laissés tomber, ceux qui ne s'entretiennent plus qu'avec leur frère malveillant, ce moi pitoyable qui a trébuché à un moment, ils ne savent pas quand — jour après jour, ils essaient de fixer leurs souvenirs sur ce moment fatal, mais en vain.

Elle s'assoit sur un banc, elle fait semblant de lire, mais elle ne lit pas, derrière ses lunettes noires, elle regarde cette orgie de vies stériles. Elle regarde ces vieillards qui dépouillent les journaux assis sur des chaises rouillées, ces vieillards qui respirent mal mais continuent à fumer, ces vieillards qui enlèvent leur chemise pour réchauffer leur torse maigre au soleil;

ils se déshabillent avec difficulté, comme s'ils avaient gardé leurs vêtements tout l'hiver, à même la peau.

Ce jour-là, peu de temps avant qu'elle m'écrive, elle était assise sur un banc, un livre à la main. Elle espionnait. Un homme s'approcha. Elle ne l'avait pas entendu. Il se tenait debout, derrière elle. Il lui parla. Elle tressaillit. Pour la première fois, elle se retrouvait dans le rôle de l'espionnée. Cela suffit à provoquer sa rage. Ce qui l'irritait plus encore, c'était que l'inconnu s'était adressé à elle dans sa langue natale. Elle détestait par-dessus tout que des *compatriotes*, sous prétexte qu'ils se trouvaient par hasard sur la même terre étrangère qu'elle, l'abordent. L'homme était encore jeune, il portait un pantalon noir, était torse nu, sa chemise jetée sur l'épaule. Il tenait en laisse un gros chien noir. Elle lui répondit avec brusquerie. Il la regarda fixement, marmonna quelques mots qu'elle ne saisit pas, puis s'en fut en tirant le chien par la laisse. Elle le revit plusieurs fois, dans le métro, dans ce jardin, devant chez elle. Il ne l'approchait plus, se contentait de rôder autour d'elle en marmonnant dans cette langue qu'elle croyait avoir oubliée. Elle évita d'aller s'asseoir dans ce jardin. Il réapparut ailleurs. Elle crut s'en débarrasser en pensant, J'ai le don d'attirer les détraqués. Elle se mit à croire à la loi selon laquelle ceux qui répandent une odeur de folie attirent les détraqués. C'est toujours la maladie qui vous ramène vers la famille. On façonne sa vie, on se purge l'esprit, un jour, alors qu'on n'y prend pas garde, l'hérédité vous tire par les pieds et c'en est fini de la belle contenance.

Elle avait résolu de laisser la question du père en suspens, et voilà qu'elle prend peur. Elle vient me demander une nouvelle généalogie.